

2H 1C

*

Bien sûr que j'ai contourné. Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ?
Je l'ai laissé là, il était crevé, bien crevé, plus que crevé même si c'est possible. Ou bien pareil en tout cas.
Puis c'était clair que je pouvais plus rien faire pour lui.
Et j'aurais pas forcément fais quelque chose si j'avais pu. Il était plus temps.

En tout cas, au final, ça m'a posé aucun problème.

Lui, oui, quand même. Il pouvait pas, il a pas pu s'empêcher de les regarder tout en contournant. C'est bien son genre ça. Mais vous remarquerez qu'il n'a rien fait de plus. Rien. Il a juste laissé traîner son regard un moment sur eux, rien de plus.

Voilà, c'est tout, ça s'est passé comme ça. Moi j'ai contourné comme s'ils n'avaient pas été là. Lui comme s'il pouvait encore faire quelque chose mais sans rien faire pour autant.

Le chien, lui, je jurerais pas qu'il ait pas pissé dessus. C'est bien son genre.

« Fais gaffe au chien ».

Il a tendance à se mettre dans les jambes et on s'entrave dessus. Soit on le cherche soit il est dans les jambes ce chien.

« Toi tu le défends toujours ».

Je l'aime bien mais n'empêche que des fois il est gonflant. Gonflant quand on le voit plus et qu'il faut l'appeler. Gonflant quand il est dans les jambes et qu'il faut lui dire de dégager.

Depuis tout petit il est comme ça.

« Non. Non, c'est pas là qu'on s'est rencontrés. C'est pas là non. Chaque fois, chaque fois tu fais le même coup, chaque fois qu'il y a un truc d'important qui s'est passé tu dis que c'est là qu'on s'est rencontrés ».

Chaque fois il dit ça.

« A chaque fois tu dis ça ».

S'il l'a pas dit cent fois il l'a pas dit du tout. Et encore, cent fois. Depuis qu'on chemine ensemble.

Il est où ce foutu chien maintenant...

Au début, oui, on s'arrêtait. Sur tout. On était curieux de tout on s'arrêtait puis on s'est aperçu que ça valait pas toujours la peine.

Rarement même.

On s'arrête plus.

« Vois-le ton chien il se barre, appelle-le ».

Faut pas se mentir, il y a pas beaucoup de raisons de s'arrêter. De raisons vraiment valables.

Encore moins de vouloir y revenir.

« Ici le chien ! »

Même le chien il sait ça. Il s'arrête bien, lui, et un peu partout, il fait mine d'écouter quand on l'appelle, mais pensez donc, je crois qu'il écoute rien et revient quand ça l'arrange, quand il veut mais lui aussi il trouve que ça vaut pas la peine.

Il s'en fout bien le chien. C'est juste qu'à sa manière de chien il fait le même constat. Qu'à s'arrêter on s'aperçoit que ça valait pas la peine.

Qu'à y revenir encore moins.

Il est moins con que nous au final. Il va il vient il nous laisse à nos affaires et il revient, peinard.

Vous me direz, parfois, on se fait encore avoir. On est pas parfait. Malgré l'expérience on se fait avoir on s'arrête, faut pas se mentir, je vais pas vous mentir, on s'arrête et là aussi il faut être juste, il y a des trucs où rien à faire on s'arrête on se fait avoir encore et encore on y peut rien. On a chacun nos faiblesses. Nos penchants. Des trucs où vous savez pas pourquoi vous vous y arrêtez mais que si vous le faites pas ça va vous manquer.

Alors on s'y arrête. Et on y revient.

Sales trucs. Jamais vraiment bons.

Toujours mauvais mais rien à faire, pas suffisamment faut croire.

A rien y comprendre.

En tout cas moi j'y comprends rien, on y a jamais rien compris alors que le chien lui, il a compris depuis longtemps.

Vous voyez là, c'est flagrant. On se goure on s'est toujours gouré, depuis que les chiens et les humains cheminent ensemble c'est la même chose. On les appelle, on leur dit de venir, ici le chien, tout le temps on les appelle.

« Toi aussi, comme les autres ».

Et ça sert à rien, ils viendront de toute façon, ils viendraient, c'est bien rare qu'ils aient trouvé mieux à faire. Mais si vous le voyez lever la patte. Si vous le voyez pisser quelque part. Dites-vous bien que, enfin moi j'ai fini par me le dire, que c'est pas pour marquer son territoire mais pour repérer là où il vaut mieux pas revenir. Moins con que nous le chien. Ils sont moins cons que nous. Et j'en ai eu des chiens.

« On en a eu pas vrai ? »

Et, oui, à chaque fois le chien a su où il fallait pisser et moi j'ai jamais su.

On a jamais su tous les deux. On a jamais su.

« Pas vrai ? »

Vous voyez. On est pas toujours d'accord et souvent pas d'accord mais là oui. Même à pas vouloir s'arrêter parfois on le fait. Faut pas se mentir. Je vais pas vous mentir.

Le chien lui il se ment pas. Il pisse là où il faut et il y revient pas. Et il nous suit. Et il pisse plus loin. Et nous on pense même pas à le faire.

J'en ai fait l'expérience, et que trop, mais même à pas vouloir, même à savoir, il y a des trucs que vous ne pouvez pas contourner et sur lesquels vous vous arrêtez toujours.

Et il a raison, d'autres, même bons, que vous contournerez toujours.

Même lui il contournera toujours, même lui avec son regard qui traîne. Ça le ralenti mais moi du coup j'accélère. Ça compense. On fait la paire.

Puis le chien de toute façon il est toujours là pour trancher. A sa façon. Dégueulasse mais efficace.

Foutu chien il se barre.

Et lui qui flâne regardez-le flâner. Rêvasser. On dirait qu'il s'en fait pas, qu'il s'en fait jamais et pourtant...

« Le chien ! »

Faut bien s'en faire à un moment. Être un peu prudent.

Il avance, à sa manière il fonce, un peu à la manière du chien sauf qu'il pisse pas partout.

Mais il devrait. Ça serait plus prudent, il devrait se méfier pourtant.

Pour être prudent il faut se méfier. De tout, sans distinction, de tout le monde, c'est plus prudent.

« Ton chien ! Regarde! »

Il faut toujours lui dire. Sinon il le rappelle pas.

Puis c'est pas un nom pour un chien ça.

Moi je l'appelle « le chien ».

Mais du coup il m'écoute jamais. Alors je lui demande tout le temps de l'appeler mais le chien il l'écoute pas toujours.

Il peut pas s'empêcher de donner des noms d'humains aux chiens, et même aux autres animaux. Ça lui vient comme ça, il trouve qu'ils ont des têtes de Benoît, de Steven, de Colette, de Nadine et plein d'autres, depuis le temps on en a croisé des bestioles sur le plateau.

La plupart du temps il les appelle pas. Encore heureux. Il se contente de les nommer, de loin, ou il les appelle juste avec ce bruit de « ke ke ke ke » que fait tout le monde en tordant la bouche pour appeler un animal.

J'ai remarqué ça moi, « ke ke ke ke ».

Parfois la bête approche assez près alors il en profite pour l'appeler par le prénom qu'il lui a dégoté. La bestiole elle s'en fout bien c'est sûr, parfois elle arrive, elle se laisse caresser éventuellement puis à un moment elle se barre, c'est sûr, à part « ke ke ke ke » ils ont pas grand-chose à se dire.

Mais il se lasse jamais.

Moi je continue à avancer. Le chien disparaît forcément à un moment. Je lui dit, il le rappelle. « Jean-Luc, ici ! » Quand même... Jean-Luc.

Une fois il a pas trouvé.

Sur le plateau, au bord du plateau, deux chevaux, deux Camarguais.

« Tu te rappelles les Camarguais ? »

Efflanqués. Dans un champ. Sec. Sans ombre. Seuls. Le plateau suivant le moment il peut être bien sec et il peut être bien vide. Là, deux Camarguais gris, et nous. Poils gris et blancs. Sales. Fatigués. Épuisés. Les chevaux.

Il leur a pas donné de nom.

Ils allaient crever, ça se voyait, c'était clair. Même eux ils devaient le savoir. Ils devaient bien voir qu'ils étaient en train de crever. Ça doit bien se voir ça.

Mais ils bronchaient pas. Rien.

On est restés à attendre. Un des deux allait pas tarder et l'autre, et nous, on le regardait. Crever. C'était un peu long mais on bougeait plus. Nous, l'autre canasson, on bougeait plus on attendait et lui il a fini par crever, sous nos yeux, sous les yeux de l'autre.

Nous ça comptait pas vraiment. L'autre cheval, oui, sûrement. On est repartis avant que le deuxième y passe aussi. Ça a pas du être long. Un jour ou deux, bien assez pour lui c'est sûr, la vie elle s'accroche bien des fois là où il faudrait plus.

On est partis et il a du crever sans personne pour le voir.

Ça avait été un peu dur à regarder le cheval crever et dur aussi de penser à l'autre qui allait pas tarder. Triste quand même. Ça a beau être des canassons.

Un sous les yeux de l'autre et l'autre sans personne pour le voir mourir.

C'est pas la même tristesse. A crever seul ou pas. Ça revient au même mais ça crée une frontière, un fossé entre eux, entre les gens, je crois, les tristesses. Il y en a pas deux pareille, chacun la sienne et impossible de se comprendre. Vous avez beau essayer vous pouvez pas.

S'il y a un paradis pour les canassons et qu'ils s'y retrouvent je suis pas sûr qu'ils s'y reconnaissent. Ça change tout trop de tristesse. Et s'ils se reconnaissent je suis pas sûr qu'ils en parlent. C'est intime la douleur, on peut en parler on arrive pas à comprendre. A imaginer. La tristesse c'est au-dessus de tout.

Il leur a pas trouvé de nom. Pas donné en tout cas. Innommables.

*

Ce qu'il dit ici c'est qu'il est seul.

Et cette solitude il en parle à un autre qui n'existe pas.

Il lui parle comme s'il était là, il ne m'a pas dit qui il était et ne semble pas se poser la question de savoir si je le vois. Comme une évidence.

Comme ce chien qui tourne autour de nous. Qui va et qui vient.

Il a dit beaucoup déjà. Peut-être tout. Je ne comprends pas, je n'ai pas d'éléments pour comprendre mais je sent qu'il a évoqué l'essentiel. La suite le dira.

*

A la ferme c'était toujours du travail. Toujours à travailler les parents avaient toujours quelque chose à faire, lui il restait toujours à pas savoir quoi faire.

C'est pas qu'il s'ennuyait. C'est qu'il ne savait pas ce qu'il fallait faire. Au final on trouvait toujours de quoi s'amuser mais sans être tranquille. Toujours en craignant. Toujours en se disant après coup qu'il aurait du aider. Qu'il aurait du être avec eux à travailler.

Mais d'un autre côté ils voulaient pas trop. Trouvaient qu'il y avait bien le temps. Et puis il grandissait et ils disaient pareil, il y avait bien le temps. On aurait dit qu'ils pensaient pas pareil pour lui ou pour eux.

Nous on jouait. Il se posait des questions que quand on jouait pas. Un peu avant. Surtout après. Mais comme eux, il était tellement crevé une fois la journée finie que la question ne trouvait pas de réponse. Ils travaillaient. On jouait. Et le chien au milieu.

« Ton chien oui ».

Ça a toujours été son chien. Même petit. Aussi petit que je me souvienne ils disaient « ton chien ». Sans vraiment de raison. C'était eux qui le nourrissaient. C'était le chien de la ferme au fond. Mais ils disaient « ton chien ».

« Regarde le ton chien justement. Encore à se barrer ».

Mon chien aussi quand même. D'une certaine façon.

Lui et moi on faisait qu'un c'est vrai. Mais n'empêche. Un chien ça n'a qu'un maître. Un maître oui ça a plusieurs chien. Si c'est un bon maître il prend bien soin de celui qui est là à tourner autour de lui mais les autres comptent aussi. Ceux qu'il a eu avant. Tous les chiens comptent dans la vie.

« Et on en a eu oui, des chiens. On en a toujours eu. Celui-là il est beau oui. Aussi ».

Il ferait n'importe quoi pour son chien.

C'est normal. Mais il y en a qui feraient rien pour leur chien. On voit quel genre d'homme c'est à la façon qu'ils ont de traiter leur animaux. Des hommes à pas s'y fier. Du genre qui pend son chien quand ça va mal. A se venger de la vie sur eux. Faut pas aimer les bêtes pour les traiter comme ça. Et pas s'aimer non plus.

Aucun enfant n'aimerait devenir un maître qui frappe son chien. Faut pas aimer l'enfant qu'on a été.

Dans la cour il y avait toujours des traces de pneus. Larges et profondes. Avec des rigoles. Le tracteur faisait des marques dès qu'il pleuvait et dès qu'il pleuvait plus il y jouait aux billes.

On.

Ça faisait comme des circuits.

On y jouait des heures. Même le chien était là. Alors qu'il avait toute la cour il était la plupart du temps à tourner autour de nous. Dans les jambes. A se frotter à nos genoux.

On était accroupi presque tout le temps et à un moment nos genoux ne tenaient plus, ça faisait diablement mal, d'un coup alors on se levait en boitant un peu, le chien dans ces cas là il croyait qu'on allait partir alors il s'agitait il sautait mais la plupart du temps on y replongeait, et avec nous le chien, qui s'intéressait à nouveau à ce qu'on faisait.

Mais non. Il repartait de son côté. Il tournait un peu. Lui il jouait. Le chien revenait. Et repartait.

On jouait.

« Il s'en foutait bien des billes, tu parles ».

Il s'en foutait bien.

Parfois il l'appelait. Pour rien. Ou pour qu'il soit près de lui. Il nous agaçait à se frotter mais bon. Il revenait. Il repartait.

*

Il le dit presque ici. Puis il se reprend.

Et les chiens. Ce n'est pas qu'un chien dont il est question mais de plusieurs.

Et les parents. Même les parents sont seuls. A leur manière. Ils veulent rester seuls le plus longtemps possible à leur labeur. Et lui laisser le temps.

Chacun est seul dans cette ferme.

Les billes. C'est important. Le jeu est important. Je crois qu'ils sont deux ici. Et un chien.

*

L'école était loin. Il fallait traverser le plateau et sur le plateau traverser des champs et un bois.

Parfois c'était long. Parfois c'était rapide. Ça dépendait des jours. Mais c'était toujours mieux que l'école elle-même.

Le chemin passait entre les champs et à travers bois.

Des champs on voyait loin. Très loin. Mais pas assez loin pour deviner le bord du plateau. Au bord ça tombait. Plus de chemin. A pic. Les rochers tombaient sur du vide. Le seul chemin qui existait venait de plus haut dans la montagne et descendait plus bas dans la vallée. Tout le long un cours d'eau. Ce n'était déjà plus un ruisseau mais pas encore une rivière. Ici l'eau descendait lentement. Elle traversait le plateau lentement. Comme tout ici. Elle accélérerait juste à la sortie du bois qui s'arrêtait lui au bord du plateau. Après c'était le chemin toujours mais on l'appelait le sentier.

Déjà, rien qu'à appeler ça un chemin ou un sentier, un ruisseau, un cours d'eau ou une rivière on savait où on était.

C'est comme nous en fait. On est bien tout le temps sur le même chemin mais c'est juste qu'on le nomme pas pareil. Qu'on soit gamin, ado, adulte ou vieux c'est pareil, c'est bien le même chemin.

Les champs il s'y attardait pas. La ferme avait les siens. Un champ ici c'est utile ou c'est rien.

Les bois oui, il s'y arrêtait. Et dans les bois il y a plein de choses.

Déjà, il y a l'entrée. C'est un peu magique l'entrée du bois. Vous la cherchez de loin mais vous ne la voyez pas. Juste le bois mais pas encore l'entrée au bout du chemin. On dirait que c'est fermé. Qu'on ne peut pas entrer. Puis à un moment on s'aperçoit que le chemin tombe juste dessus. Comme par miracle. Alors que quand on est dans le bois, qu'on se tient au bord du bois, on voit bien le chemin et le plateau qui s'étend.

Ça faisait toujours bizarre cette différence.

Et quand on jouait il suffisait qu'on se tourne vers le bois ou les champs et on était pas les mêmes personnages.

Selon les jours on était cow-boys ou indiens. On attaquait ou on défendait. A chaque fois une histoire de territoire, différente, mais ça tournait toujours autour d'une terre volée, d'un trésor, une bataille ou une bagarre. Ça dépendait des jours. Je sais pas de quoi. En tous cas dans nos histoires il n'y avait jamais personnes d'autres. Juste nous et ceux qui nous attaquaient, cow-boys ou indiens, ça dépendait des jours.

Il jouait presque chaque fois qu'il allait à l'école. Presque chaque fois on jouait à la guerre.

« Non c'est pas là ».

Non plus, c'est pas là. Il confond.
On se connaissait déjà.

« On se connaissait bien déjà puisqu'on faisait la route ensemble depuis la première année d'école ».

Avec le chien déjà.

« Avec le chien oui ».

Même le chien il jouait. A sa manière comme toujours.

« Tu te rappelles du chien aux cow-boys et aux indiens? »

Lui il s'en moquait bien d'être cow-boy ou indien. Il allait bien sûr d'un côté ou de l'autre, toujours un truc à sentir d'un côté ou de l'autre. Et de temps en temps il venait vers nous comme pour vérifier qu'on était toujours là.

La bestiole. Nous ça nous faisait râler parce qu'il nous faisait découvrir. Ça dévoilait notre planquette à ceux d'en face. Alors soit il fallait qu'on bataille, qu'on tire, n'importe quel bâton faisait un fusil, et quand on en trouvait pas n'importe quel pouce et index faisaient un pistolet.

Jamais à court de balles. Ou si, parfois. Alors il y en avait toujours un qui prenait une balle et l'autre qui continuait à tirer. Pour le défendre s'il était pas mort, ou pour sauver sa peau mais ça finissait toujours mal, quand on avait plus de balles ça finissait toujours mal, on finissait par mourir, dans de grandes souffrances, mais c'était bien aussi. Aussi bien que d'avoir décanillé toute une armée avec deux mains en pistolets ou des ruses de sioux.

Ou alors il dévoilait notre cachette et on courait pour en trouver une autre. Avec les autres qui nous couraient après.

C'était bien aussi. Aussi bien.

« Le chien il préférait ça, oui ».

Il préférait ça. Il nous courait après aussi puis nous doublait. On finissait par le suivre, le plus souvent on le suivait et il nous menait à une nouvelle super planquette. Une nouveau super lieu d'embuscade.

Parfois il nous doublait pas, il traînait, c'était trop dangereux de l'attendre alors on trouvait nous mêmes une planquette et au bout d'un moment il arrivait un peu paniqué, on voyait qu'il avait eu peur de nous perdre, on disait alors qu'il avait eu peur parce qu'ils l'avaient courré.

C'était bien aussi. Il se jetait avec nous dans un trou, au pied d'un arbre, derrière une butte, n'importe quoi n'importe quelle planquette et à sa manière de chien il jouait aux cow-boys et aux indiens.

Enfin c'est ce qu'on disait.

Mais le chemin c'était toujours bien. On s'amusait toujours ou presque.

Juste, à la sortie du bois il apercevait le village et rapidement l'école.

*

Ici c'est la distance qui le protège. La ferme est comme une île au milieu de ce grand plateau qu'il traverse avec difficulté. Visiblement seul. En revanche le bois est à nouveau un lieu de jeu. Un lieu d'altérité également. Ils sont à nouveaux deux. Plus le chien. L'autre dit d'ailleurs qu'ils se sont connus ici. C'est un marqueur. La marque d'un moment ou d'un lieu important.

Le bois est la dernière étape. Une frontière. Un lieu, le lieu de bataille, de la bataille qui se joue sur le chemin de l'école. Seul ou seuls contre les autres. Et le chien qui passe de eux aux autres. Il représente le mouvement. L'attraction autant que le rejet.

Ce qui n'est pas clair c'est la raison du combat.

Lutter pour rester à la ferme ou pour ne pas aller à l'école.

*

Le sentier descendait vite. Comme si tout était pressé. Plein de petits virages secs et de pierres recouvertes de poussière. Sèche les beaux jours. Glissante l'hiver. On faisait toujours attention où on mettait les pieds alors que le chien trottaient tranquillement. On descendait en silence.

Les autres habitaient le village ou en étaient si proches qu'ils en faisaient parti. Nous étions si loin que nous ne faisions parti de rien.

L'école était presque à l'entrée. Longtemps nous n'avons pas dépassé cette limite. Nous n'avons découvert l'autre côté du village qu'à l'adolescence. Avec le collège.

Les autres arrivaient et se retrouvaient entre eux d'autant plus fort qu'ils nous ignoraient. Si ce n'était le portail, rien ne nous indiquait, aucune présence humaine ne nous indiquait que nous arrivions à l'école. Sinon la douleur. Sinon le chien qui, une fois arrivé dans la cour, rentrait lui à la ferme et reviendrait le chercher le soir. Seul.

L'école s'était un lieu où il était possible de sentir la solitude sans jamais l'oublier. Un endroit où nous n'étions jamais deux. Où il était seul. C'était une terre au delà de mon univers. Si avancée, si étroite qu'il n'y avait de place ni pour le chien ni pour moi.

« Et non, je savais que tu allais le dire mais non ce n'est pas là que nous nous sommes connus ».

J'étais sûr qu'il le dirait. C'était si dur qu'il aurait aimé que je soit là.

« On arrivait ensemble et on repartait ensemble. Et comme le chien je te laissais et je revenais te chercher ».

On le laissait et on le retrouvait.

On le laissait seul. Mais il savait que nous serions là dès la sortie de l'école.
Sa solitude ne venait pas de notre absence mais de la présence des autres.

*

Cela n'explique rien. Cela ne dit rien de la raison de ce sentiment de solitude. Elle vient par et non de l'absence de l'autre et du chien. Sans en exprimer la raison.

Il semble avoir très tôt subit ce sentiment de différence. Soit parce qu'il ne se sentait pas appartenir à la ferme. Soit parce que les autres appartenaient à autre chose. Ici à l'école.

L'autre est un autre. Une absence en soi. Il n'est pas solitaire à l'école. Il est seul.

*

Le chien nous attendait à la sortie de l'école. Toujours à l'heure. Et la journée je ne sais pas où il était. Et ce qu'il faisait. Le matin il nous accompagnait, le soir aussi.

Il commençait parfois à remonter le sentier seul avec le chien, je n'avais pas encore ma place, dès qu'il arrivait dans le bois je le rejoignais.

Des indiens nous attendaient souvent. On redevenait alors des cow-boys, et le chien reprenait ses occupations de chien. Avant de sortir du bois on s'arrêtait parfois au bord, avant les champs. On trouvait qu'ils étaient trop grands, le chemin trop long. Et ennuyeux. Parfois la journée avait été douloureuse et il restait seul dans le bois, avec son chien. Alors ensuite la traversée du plateau faisait mal. Le transperçait. Le chien s'en foutait.

« Il s'en foutait, si ».

Pensez, il trottaient lui, tranquille. Un chien ça peut pas comprendre ça .

« Non. Dans ce cas là je n'était pas là pour t'accompagner. Pas là pour voir. Même ici parfois tu étais seul ».

Quand il arrivait à la ferme son père n'était pas là, toujours aux champs, la mère toujours là mais toujours occupée.

Il faisait quatre heures. Il ou on, ça dépendait. Du pain du beurre du chocolat en poudre. Ça étouffe un peu mais c'est bon. Cacolac. On aimait, j'aime encore, le chocolat.

Il faisait ses devoirs dans sa chambre. Sur le bureau qui se dépliait de l'armoire. Il jouait en même temps. Rêvassait. Toujours un jouet à la main, un bonhomme, un personnage.

Quand il se sentait trop seul, il repoussait ses cahiers et repliait la planche du bureau. Invisibles alors. Elle cachait tout. Les cahiers, les livres, les devoirs, l'école.

Avant de descendre il s'arrêtait parfois dans la chambre des parents. Ils avaient une grande armoire avec au milieu deux grandes portes vitrées qui s'ouvraient l'une face à l'autre sur une charnière centrale. En se mettant au milieu et en ouvrant les portes le reflet se dédoublait puis en ouvrant davantage il doublait encore et encore et encore, ouvrant encore se multipliant encore, deux, quatre, huit, seize, à l'infini peut-être. Il ouvrait et son reflet se multipliait, chacun ouvrait, chacun avait les mains sur les poignées des portes et chacun semblait ouvrir ou fermer, chacun semblait décider du

nombre qu'ils seraient, c'était l'impression qu'il avait. Souvent, au bout d'un moment l'un d'eux finissait par sortir pour jouer avec lui. Quand la journée d'école avait été trop douloureuse aucun ne le pouvait. En refermant les portes il se retrouvait encore plus seul. Son unique reflet déchiré par la charnière centrale.

En se reculant son reflet diminuait. Il repartait. Selon les jours je l'accompagnais en m'arrachant du miroir, ou bien je m'évanouissais dans son dos lorsqu'il s'éloignait.

*

Il le dit maintenant. Il dit nettement qu'il se sentait seul. Et qu'il était seul. D'ailleurs il ne s'est pas adressé à cet autre et pas inquiété du chien.

*

A la maison je ne sais pas. A l'école en tout cas il était différent des autres. Ils ne l'aimaient pas.

A la maison la différence ne devait pas se sentir, sinon ils ne l'auraient pas aimé.

De toute façon personne ne parlait à la maison.

De l'école au collège ça a posé problème. Différent pour tout et du coup pour parler aussi. Il bégayait. Beaucoup. Parlait le moins possible. Refusait parfois de le faire. Parfois ne pouvait pas. La douleur le déchirait, le brisait en plusieurs morceaux.

Ça bouillonnait dans sa tête.

Les autres le regardaient avec curiosité. Riaient.

Quelle douleur.

La douleur venait aussi du fait que le bégaiement me dévoilait. Parce que quand il bégayait c'était comme s'il parlait pour deux. Et ça coinçait.

« Ça pourrait être là qu'on s'est connu oui ».

Mais non.

C'est normal ici qu'il le croit mais non.

Tant de douleurs bien sûr ça fait des marques. Même moi j'en suis marqué.

« Non, c'est après. C'est pas là. Pas avec moi. Un autre reflet assurément .
Appelle ton chien s'il te plaît, il fait n'importe quoi, il va partout, je sais pas ce qu'il a ».

Quand il bégayait c'était comme si plusieurs voix parlaient et que ça se bousculait.

La voix d'avant qui aurait voulu dire, celle du moment qui ne pouvait pas, celle qui allait venir et qui redoutait le moment, tapie, prête à jaillir mais ne le faisant pas.

Aucune ne le faisait. Chacune se brisait dans sa bouche au lieu de sortir, et comme du verre pillé, le déchiraient.

C'était comme des voix qui voulaient parler mais qui se cognaien l'une sur l'autre. Qui se poignardaient l'une l'autre. Et lui au milieu qui ne voulait rien dire, à qui on demandait de parler et qui ne disait rien. Juste souffrait.

*

Ce genre de douleur ne passe jamais. Trop aigu elle lui restera à vie. Elle restera sa plus grande peur.

Ou peut-être est-il là pour une plus grande peur encore.

*

Principalement pour cette raison Je n'étais pas fais pour l'école. Pour le collège encore moins.

A la fin du collège il était demandé à chaque élève de dire vers quoi il voudrait se diriger. C'était un peu tôt mais chacun annonçait un métier. Je le savait. Mais aucune école, aucun métier ne m'offrirait ça. Je rêvais juste de ne plus bégayer.

Seule la ferme m'offrait ça. A la maison les parents préféraient ne pas me faire parler plutôt que de me voir souffrir.

Ils cachaient ma souffrance. C'était de l'amour.

Du coup je quittais rarement la ferme et allais le moins possible au collège. Je partais parfois le matin et ne rentrais que le soir après avoir passé la journée à errer, dans les bois au début, puis dans le village aussi.

Ma mère signait mes absences, les excusait toujours auprès du collège. Tout se faisait en silence. Chacun acceptait que le silence l'enveloppe. Et la solitude.

Pas fait pour l'école.

Ni pour la ferme.

*

Il n'a parlé qu'à la première personne ici. Ne s'est pas adressé à l'autre et n'a pas fait mention du chien.

Il n'a jamais pu et ne pourra jamais partager cette douleur.

Même s'il en parle ici ce ne sera jamais à la hauteur de celle-ci.

*

Pas fait pour la ferme non plus.

Il n'était peut-être pas fait pour l'école et ça venait de sa douleur. Mais malgré elle il n'était pas fait non plus pour la ferme.

Ça se sentait. Ni l'une ni l'autre.

Il n'empêche qu'il est resté à la ferme.

Il a arrêté sa scolarité le plus tôt possible et a commencé à travailler à la ferme pour être sûr de ne pas avoir à parler.

*

Ce n'est pas une solution.

*

Avec le temps sa solitude a grandi et je n'ai plus eu le droit de le voir. J'étais près de lui et lui ne me voyait pas.

Plus aucun reflet. Il était installé dans quelque chose de stable, d'immobile. Permanent. Rien ne changeait.

Alors il s'est mis à parler d'une seule voix. Il n'en avait plus qu'une, elle pouvait s'exprimer elle n'était plus prisonnière elle n'était plus douloureuse.

Mais elle n'avait plus rien à dire.

C'était une autre douleur.

*

Elle ne passe jamais. Elle se transforme.

*

Tout ça pour dire que ce n'était pas tout à fait facile et que s'il avait pu contourner avant il l'aurait fait.

Mais il n'a pas pu.

Au lieu de ça il a commencé à boire.

« Et non ce n'est pas là qu'on s'est connu ».

Il insiste.

« Occupe toi du chien ».

Il continue avec ça.

Vous comprenez bien que ça ne peut pas être là. Pas déjà là.

Il va insister jusqu'à ce que ce soit le moment.

Comme rien n'allait bien il faisait tout pour aller mal. Il appuyait là où ça faisait mal.

Sa faiblesse. Son penchant.

A y revenir même si ç'est douloureux.

Pas comme le chien. Incapable d'y pisser dessus.

Alors à picoler. Et à travailler. Il passait ses journées à travailler et ses soirées à picoler.

Pas devant les parents.

Le plateau il le traversait alors en voiture. Plus vite. En contournant le bois. Les indiens. L'embuscade c'était le zinc, les copains de bistrots.

Pas des amis. Des comme lui qui picolaient et qui causaient pour être sûr de rien dire. Pour dire n'importe quoi du moment qu'ils parlent pas d'eux. Qui parlent d'autre chose que ce qui les gratte. Que ce qui les démange.

Là encore le chien est moins con. S'il à pas pissé il fait bien en sorte que ça le démange là où il peut se gratter.

Fatigués ils parlent. Saouls parfois ils se lâchent un peu, ils parlent d'eux. Toujours alors de la même manière. Ils en viennent à se confier. Ils vous parlent dans la bouche. Tout près de votre bouche. C'est nul. Pour être sûr que les autres entendent pas et que vous écoutez bien ils parlent avec leur bouche collée à la vôtre et vous fixent en louchant tellement qu'ils sont près.

C'est éœurant. Puis du coup on entend rien. Du coup on comprend rien mais on a pas envie de lui faire répéter. Alors on ouvre bien les oreilles au cas où elles arriveraient à entendre et ferme bien la bouche au cas où ils postillonnent. Ecœurant.

Vous parlez d'une conversation.

Le pire c'est que parfois on s'aperçoit que c'est nous qui parlons. Dans la bouche d'un autre. Et même à parler c'est écoeurant.

Le troquet c'est un pansement qu'on ne change jamais. On y va pour gratter là où ça fait mal et pour dire des conneries. On rentre encore plus désespéré mais suffisamment amorphe pour pas se révolter contre cette foutu vie.

C'est de la défense passive.

Mais les hommes c'est pas comme les chiens. Ça peut pas toujours gratter là où ça démange.

Faut du courage pour ça. Il en avait pas.

C'est un marché. On est tous d'accord. On a tord d'être là. On ferait mieux d'être ailleurs à gratter là où il faudrait mais bon, on est là, on fait semblant alors d'en rire.

Semblant parce que la vie c'est pas drôle au fond. On s'en amuse mais bon...

*

Ce n'est pas là qu'ils se sont connus et c'est important. L'image de l'autre n'est pas négative. Pas en ce point tout au moins.

L'autre le pense pourtant. Au moins le croit-il possible. Sûrement.

C'est vrai qu'il semble croire cela un peu à toutes les occasions
En tout cas il semblerait que cet autre soit apparu dans la douleur.

*

N'empêche que même comme ça le temps il passe. Même à vouloir le tuer il passe.

Les parents vieillissaient. Et lui. Et le chien. On avance. On a tendance à causer de la santé du chien pour éviter de parler de la nôtre. Pour pas penser à celle des parents.

Je peux me passer de raconter pas mal d'années tellement qu'il s'est rien passé.

Elles ont filé. Et ils n'ont pas été dupes. Les parents et lui. Ils les voyaient bien passer. C'est comme le plateau les années. On en voit pas la fin et finalement on bute dessus.

Ils faisaient comme si rien n'était.

Il était le seul à continuer à travailler. Eux ils ne pouvaient plus. Ils pouvaient de moins en moins de choses. Il évitait d'y penser. Ils n'en parlaient pas bien sûr. Ils n'avaient jamais parlé de rien et n'allaient commencé à le faire.

Ils ne faisaient presque plus rien, juste ils lui souriaient. Pour tricher. C'est trompeur un sourire. C'est fourbe. Foutu de s'accrocher aux lèvres d'un mort.

« Ça approche oui. C'est bientôt. Bientôt là qu'on s'est connu ».

Un jour il a compris.

C'est là déjà. Là qu'il a compris.

Il regardait les parents. Sa mère ramassait le linge. Lentement. Et son père lui tenait le panier. Il la suivait à chaque pas. Arrivés au bout du fil ils avaient fini. Plus de linge. Le père est rentré avec le panier, il l'a posé sur la table, il s'est assis dans son fauteuil devant le poste de télévision et il est mort.

Elle l'a trouvé en entrant dans la maison.

Lui l'a trouvé elle devant le père.

Elle est morte peu de temps après.

C'est là qu'on s'est connu.

Là qu'on a reconnu les camarguais.

« C'est là oui ».

Là qu'on s'est connu et là que je l'ai laissé.
Plus rien n'a jamais été pareil.

Alors bien sûr il a contourné.

Il a passé sa vie à contourner en fait. A abandonner ce qu'il était.

Il en a fait des contournements. Abandonné des parts de lui. Laissé des chiens derrière lui. A chacun il donnait un nom. Des noms d'humains mais faciles à prononcer. Par précaution. Par réflexe. Faut pas bégayer quand on appelle son chien.

Il a contourné une dernière fois. La mort des parents il me l'a laissé. Une part de moi l'aura suivi toute sa vie. Je l'aurais suivi sous toutes ses formes, à chaque moment, la part mouvante de ce qu'il avait été et de ce qu'il devenait.

Il a contourné une dernière fois. Et je contourne moi aussi pour la dernière fois. Il est crevé, bien crevé. Il sera resté un enfant jusqu'à leur mort et maintenant c'est à moi. Adulte. Et seul. Dernière version de lui-même. Jusqu'au bout.